

Je cherchais la paix

Alicia Simpson

Ce témoignage est un résumé de l'autobiographie d'Alicia Simpson, publiée en 1989, et qui reprend un récit oral enregistré avant sa mort. Alicia désirait témoigner fidèlement de tout ce que Dieu avait accompli pour elle. Elle parle tout d'abord de son expérience au couvent, puis de sa vie en Grande-Bretagne, entre la Première Guerre mondiale et la Seconde. Elle raconte les tragédies et les déceptions qui l'ont affectée, ses échecs sur le plan humain et exprime sa profonde gratitude envers le Seigneur qui est intervenu pour transformer sa vie tout entière. Elle avait acquis l'assurance que la puissance de Dieu peut transformer totalement l'existence de tous ceux qui le cherchent.

Souvenirs d'enfance

Je suis née dans une famille catholique. Durant mon enfance, je n'ai connu que des maltraitances de la part de ma mère, de mon père, puis de mon beau-père, qui me terrorisait. Mes parents étaient bien connus dans le milieu des affaires et de la musique. Leur cruauté à mon égard n'a jamais été découverte.

Lorsque j'ai été en âge d'aller à l'école, on m'a mise en pension dans un couvent tenu par des religieuses consacrées à «la Sainte Vierge Marie». Le culte rendu à «Notre Dame» était le centre de leur enseignement. Elles ne cessaient notamment de nous répéter qu'une fois qu'on avait confessé ses péchés au prêtre, le salut dépendait presque entièrement de l'intercession de «la Mère de Dieu». Nous l'invoquions donc, énumérant ses nombreux titres honorifiques à l'aide du chapelet.

A 18 ans, dans un accès de désespoir, j'ai fait une tentative de suicide. Je n'étais pas encore majeure, mais ma mère a refusé de me reprendre à la maison. On m'a alors placée sous la tutelle d'un éducateur catholique. N'ayant ni foyer, ni amis, ni argent, j'ai consenti à aller vivre dans un couvent, car, selon l'éducateur, ce serait le lieu idéal pour me refaire une santé.

Au couvent

Lorsque cet homme m'a amenée au couvent, j'étais loin de me douter que je ne reverrais pas le monde extérieur avant l'âge de 36 ans. Dans cette «maison religieuse», on ne connaissait ni l'amour chrétien, ni la miséricorde, ni la bonté, ni le souci d'autrui. Nous devions travailler dur, supporter des conditions de vie sur les-

quelles je préfère ne pas revenir, et subir de sévères châtiments. Il nous fallait faire pénitence pour tenter de mériter le pardon de nos péchés. Nous étions obligées de travailler dans un silence absolu, et même lorsque nous prenions nos maigres repas, nous devions nous taire et écouter la lecture de la vie des saints.

Le dimanche seulement, nous avions le droit de lire un ouvrage de notre choix, et encore, si nous étions punies, ce privilège nous était retiré. On ne nous proposait que des livres catholiques. Pendant toutes ces années où j'ai été enfermée dans ce couvent, je n'ai jamais vu le moindre journal. Personne ne savait ce qui se passait au-dehors.

Lorsque j'ai compris qu'on m'avait trompée, je me suis ressaisie. J'ai réalisé que la vie était un bien précieux auquel je devais m'accrocher, dans l'espoir de sortir un jour de cet endroit. Mais à supposer que je puisse sortir, où irais-je? Les religieuses savaient fort bien que je n'avais pas d'amis, et que nul ne viendrait me réclamer. J'ai donc fini par me résigner à rester là jusqu'à la fin de mes jours.

Je me suis tournée vers la seule consolation qui me restait: la religion, qui consistait essentiellement à prier devant des statues et des images de «la Sainte Vierge» ou des saints. En bonne catholique, j'étais persuadée que ces pratiques étaient le moyen de parvenir à la paix avec Dieu. Mais en réalité, je courais après un but qui semblait s'éloigner sans cesse.

Ma recherche de la paix

Dans ce couvent, on a fini par m'accorder le titre d'«Enfant de Marie» pour récompenser ma bonne conduite. Pourtant, j'avais beau accepter les difficultés de mon existence, que je considérais comme une pénitence servant à expier mes péchés, malgré tous mes efforts, je n'avais pas la paix avec Dieu. Jamais je n'avais l'assurance que mes péchés étaient pardonnés. Je faisais tout mon possible, mais il y avait toujours cette barrière entre moi et un Etre suprême redoutable, là-haut dans le ciel... Combien j'avais peur de lui!

Les années passaient, et j'avais comme perdu la notion du temps. Je ne me rappelle pas à quel âge j'ai commencé à vouloir devenir religieuse. Mais une chose est sûre, j'étais persuadée que si j'entrais en religion pour mener une existence entièrement consacrée au Seigneur, j'arriverais à gagner le pardon de mes péchés et à trouver le chemin de la paix avec Dieu.

Cependant, comment pouvais-je intégrer un ordre religieux si je n'avais pas d'argent? En effet, les femmes ou les jeunes filles qui voulaient entrer dans les ordres devaient généralement apporter une dot, car elles allaient devenir des «épouses de Christ». Je n'avais pas un centime. Sans profession, sans amis, sans parents, sans personne pour agir en ma faveur, j'étais la dernière personne dont une congrégation religieuse aurait voulu.

Finalement, on m'a permis de formuler ma requête en présence de la mère supérieure. A ma grande joie, celle-ci m'a répondu qu'un certain ordre acceptait des personnes comme moi. C'était d'ailleurs le seul. Il s'agissait du Tiers-Ordre¹ des carmélites, dont les religieuses vivaient strictement cloîtrées et s'adonnaient essentiellement à la pénitence. On m'a donc transférée dans cet autre couvent, où, par la suite, j'ai reçu le nom de «Sœur Madeleine de la Passion». En y entrant, j'étais remplie d'enthousiasme et d'idéalisme, mais je n'ai pas trouvé là le mode de vie que j'espérais. Je n'y ai pas non plus trouvé ce que je recherchais: la paix avec Dieu.

Premiers pas vers la liberté

La religion me donnait surtout l'impression d'être une grande «mise en scène». Il y avait si peu d'authenticité! Tout au fond de mon cœur j'aspirais à une vie plus profonde. Je soupirais après des réalités insaisissables, sans savoir ce que je désirais vraiment. J'étais mal à l'aise, insatisfaite, mais je ne connaissais pas la raison de cet état. Dans mon for intérieur, j'étais convaincue de ne pas être à ma place.

A cette époque, il était scandaleux, pour une religieuse cloîtrée, de «revenir dans le monde» après avoir porté l'habit et reçu le titre «d'épouse de Christ». Mais je n'avais pas encore prononcé mes vœux perpétuels. Envers et contre tout, je refusais de le faire. J'ai commencé à me poser des questions sur l'obéissance à nos supérieurs et sur bien d'autres points encore. Comme j'étais en pays protestant, et que je n'avais pas prononcé de vœux définitifs, on ne pouvait pas me garder au couvent contre mon gré, mais j'ai dû surmonter bien des épreuves avant de pouvoir réellement partir.

A 36 ans, j'ai quitté le couvent pour découvrir un monde où la guerre faisait rage. Je me suis retrouvée au plus fort des bombardements, dans le centre de Londres. Mais c'était là mon tout premier pas vers la paix avec Dieu. Aux yeux de ma «Sainte Mère l'Eglise», j'étais en disgrâce. De mon côté, j'étais écœurée par la religion qui ne m'avait rien apporté.

Presque aussitôt, j'ai appris que ma classe d'âge était appelée au service obligatoire en temps de guerre. Ne voulant pas travailler dans l'armement, j'ai été affectée dans une usine de l'aéronautique. J'étais amère, déçue, seule, sans amis, sans domicile et sans ressources. De plus, il y avait la tension provoquée par les bombardements. Presque indifférente, je voyais les immeubles s'effondrer autour de moi. Mais bien des fois, ma vie a été épargnée, et l'ombre de la mort s'est éloignée comme elle était venue. Dieu ne désirait pas que je meure sous les bombes, alors que j'ignorais encore où était le chemin du salut.

¹ Association religieuse affiliée à un ordre, dont les membres vivent dans le monde tout en observant la règle de cet ordre. (N.d.T.)

Un mariage malheureux

A cause du service obligatoire, on m'a transférée en Ecosse. Au bout de quelque temps, j'ai fait la connaissance d'un veuf, qui m'a demandée en mariage. C'était la première fois de ma vie qu'on m'offrait la sécurité, une demeure, un nom, une possibilité de me stabiliser et de m'intégrer quelque part. Il était difficile de refuser pareille offre. Cet homme était protestant, extrêmement religieux, ancien² dans son Eglise, mais il ne connaissait pas plus que moi le chemin du salut.

J'ai accepté, mais mon existence est allée de mal en pis, et je regrettais amèrement d'avoir hâtivement accepté cette proposition de mariage. Je pensais que le terrible échec de ma vie conjugale était une punition du Seigneur, puisque j'avais épousé un homme qui n'appartenait pas à l'Eglise de Rome. Plus je ressassais ces pensées, plus j'aspirais à me «mettre en règle» avec Dieu.

Fuite

Un jour, alors que mon mari était parti pour un week-end de pêche, je me suis rendue à Manchester³. Je ne connaissais pas cette ville, mais je savais qu'il s'y trouvait un couvent appartenant à l'ordre que j'avais quitté. J'ai raconté mon parcours à la mère supérieure; je lui ai fait part de mon grand désir de me confesser et de mon intention de rester au couvent, pour de bon cette fois.

Ensuite, j'ai passé trois ou quatre jours dans une petite chambre. La mère supérieure n'est pas revenue me voir, et l'évêque (qu'il avait fallu consulter, car j'étais mariée au regard de la loi) n'a pas répondu. Un après-midi, tout en lisant la vie d'un saint, j'ai eu la conviction que je devais revenir vers mon mari. J'ai mis quelques affaires dans ma valise, puis prenant mon manteau et mon chapeau, je suis ressortie par la grande porte. Toujours convaincue que je devais retourner auprès de mon époux, je lui ai envoyé un télégramme en le priant de venir me chercher à la gare centrale de Glasgow. S'il ne venait pas, je n'avais même pas de quoi prendre un ticket de bus pour rentrer chez moi. Heureusement, lorsque le train est entré en gare, je l'ai aperçu qui m'attendait sur le quai! Tellement soulagé de me voir, il ne m'a même pas demandé d'où je venais. Une fois de plus, j'avais essayé de faire la paix avec Dieu, mais par un mauvais moyen. «Telle voie paraît droite à un homme, mais son issue, c'est la voie de la mort», dit la Bible (Proverbes 14:12).

Un répit de courte durée

Mon mari et moi avons discuté ensemble et décidé de faire des efforts pour mieux nous entendre. C'est ainsi que j'ai accepté de l'accompagner au culte dans son église. Mais c'était un simple geste de ma part; il ne fallait pas croire que j'allais

² Dans les Eglises issues de la Réforme, membre d'un conseil qui assiste le pasteur et veille sur la bonne marche de l'Eglise locale. (N.d.T.)

³ Ville du nord-ouest de l'Angleterre. (N.d.E.)

m'unir au culte de ces «hérétiques » et toucher à la Bible, ce livre interdit! Je restais catholique de coeur, ignorant tout du salut et de la nouvelle vie en Jésus-Christ.

Une fois de plus, notre couple allait mal. Désespérée, je me suis mise à faire des plans pour m'enfuir à nouveau. Cette fois, il n'était pas question que j'aille dans un couvent. Je désirais partir en quête de tout ce que le mariage n'avait pu m'apporter. La seule chose qui me retenait était le manque d'argent.

L'intervention divine

Dans cette situation désespérée, Dieu est intervenu. Nous étions complètement égarés l'un et l'autre: d'une part, un homme pétri de religion et loin de se douter qu'il était perdu, et de l'autre, une ancienne religieuse qui se savait incapable de s'en sortir. Mais Jésus ne dit-il pas qu'il est justement venu pour «chercher et sauver ce qui était perdu» (Luc 19:10)? Il n'est pas venu appeler des justes, mais des pécheurs à la repentance. Ne nous dit-il pas qu'il est le bon Berger, et qu'il est prêt à laisser quatre-vingt-dix-neuf brebis dans la bergerie pour partir à la recherche d'une seule brebis égarée? «Car ainsi parle le Seigneur, l'Eternel: Voici, j'aurai soin moi-même de mes brebis, et j'en ferai la revue» (Ezéchiel 34:11).

De sa main puissante, Dieu a dirigé les circonstances de notre vie sans que nous nous en rendions compte. Un certain prédicateur devait venir en Ecosse pour une campagne d'évangélisation. Je m'y suis intéressée, mais de très loin. Quel message cet homme pouvait-il bien avoir à apporter à notre pays? Finalement, j'ai renoncé, pour l'heure, à m'enfuir de la maison.

Le jour venu, avec les membres de notre Eglise, j'ai pris le bus pour aller écouter ce prédicateur. Jamais auparavant je n'avais participé à un grand rassemblement évangélique. Je n'avais donc aucune idée de ce qui m'attendait. Arrivée sur place, j'ai vu une grande banderole sur laquelle étaient inscrits ces mots: «Je suis le chemin, la vérité, et la vie.» Et pour la première fois, j'ai entendu dire: «Il faut que vous naissiez de nouveau.» La prédication était fondée sur la Bible, contrairement à ce que j'avais eu l'habitude d'entendre. Cela m'intéressait réellement et suscitait en moi toutes sortes de questions. Pouvait-on être sauvé en-dehors de l'Eglise romaine? Cet évangéliste affirmait qu'on obtenait le salut des péchés en mettant sa foi dans l'oeuvre parfaitement achevée de Christ sur la croix, et non pas en étant membre d'une Eglise, quelle qu'elle soit. Toute ma formation, tout l'endoctrinement que j'avais reçu s'opposaient à cela. Mais le prédicateur ne cessait de nous dire qu'il nous fallait nous repentir et venir à Christ pour obtenir le pardon des péchés. Qui donc avait raison?

Il n'était plus question de m'enfuir de la maison. Je suis revenue écouter ce prédicateur, dix fois en tout. C'était ma quatrième tentative de trouver le chemin de la paix avec Dieu.

Ce n'est toutefois pas dans le cadre de ces réunions que j'ai accepté le Seigneur Jésus-Christ. Il y a deux raisons à cela: d'une part j'avais peur de mon mari, et d'autre part je craignais bien plus encore de m'engager avec des hérétiques. Cependant, mon désir premier était désormais de rechercher la vérité. Rien d'autre ne comptait.

Un salut glorieux

Trois mois plus tard, il y a eu une suite à cette campagne d'évangélisation. Toujours en quête de réponses aux questions qui me troublaient, je me suis rendue aux réunions qui avaient lieu dans une ville voisine. Soir après soir, j'y suis retournée, et ces paroles du Psaume 107 sont devenues pour moi une réalité: «Dans leur détresse, ils crièrent à l'Eternel, et il les délivra de leurs angoisses» (v. 6).

Le samedi suivant, mon mari est parti à la pêche pour la journée. De mon côté, j'ai assisté à la soirée d'évangélisation. Tandis que le prédicateur parlait, j'ai eu la certitude que par sa mort, le Seigneur Jésus avait réglé la question de mon péché une fois pour toutes. J'ai su qu'il avait accompli sur la croix une expiation complète. J'ai mis ma foi en lui et en son oeuvre de salut parfaite. Mon fardeau a été ôté, et j'ai reçu le pardon de mes péchés. Enfin, j'avais réellement trouvé le chemin de la paix avec Dieu!

Ce soir-là, j'ai eu un entretien avec le prédicateur, qui m'a conseillé de commencer à lire la Bible chaque jour et de dire à mon mari que je venais de trouver le salut en Jésus. Je ne sais ce que je redoutais le plus de ces deux choses! J'avais 40 ans, et pour moi, la Bible avait toujours été un livre interdit, que je n'avais pas ouvert une seule fois dans ma vie.

Mon mari est arrivé à minuit, car son train avait eu du retard. Il était épuisé, et avait froid et faim. Je l'ai accueilli sur le pas de la porte en lui annonçant que, désormais, j'étais sauvée. Evidemment, je n'ai pas choisi le bon moment... Le lendemain, alors qu'il était au travail, j'ai ouvert la Bible, et j'y ai lu un chapitre où il n'était question que d'Untel qui avait engendré Untel; je n'ai strictement rien compris.

Au désert

Les trois années qui ont suivi ont ressemblé à un désert. Ma vie avait changé du tout au tout, et je savais quels étaient mes devoirs en tant qu'épouse. Mais, spirituellement parlant, je venais de naître, et personne n'était là pour m'aider et m'encourager dans cette foi nouvelle. Je n'avais pas non plus d'Eglise évangélique.

De plus, il y avait l'opposition de mon mari, qui ne comprenait aucunement ce qui m'était arrivé. Pourtant, jour après jour, j'ai lutté et persévéré, continuant à lire la Bible, surtout dans le Nouveau Testament, que je comprenais mieux. Et la lumière

est venue. Dieu a «dressé pour moi une table dans le désert» (cf. Psaume 78:19). Parfois, j'étais prise de panique à l'idée d'avoir peut-être fait fausse route. Mais le Seigneur m'a fait parvenir à une pleine assurance quant à l'infaillibilité de sa Parole, qui peut «rendre sage à salut par la foi en Jésus-Christ» (2 Timothée 3:15). Je me suis accrochée à la vérité qui m'avait rendue libre, et j'ai pu expérimenter ce qui est dit dans Proverbes 3:6: «Reconnais-le dans toutes tes voies, et il aplanira tes sentiers.»

Rencontre avec d'autres croyants

Par la lecture de la Parole de Dieu est né en moi le désir de me faire baptiser selon le modèle biblique. Je ne savais comment faire, mais un jour, dans un journal local, j'ai lu ces mots: «Eglise Baptiste». Un dimanche, alors que mon mari travaillait, je suis allée à leur culte du soir.

D'emblée, j'ai compris que ma place était là, car on y prêchait la Parole de Dieu. C'était la première fois que j'entendais une prédication depuis la soirée d'évangélisation au cours de laquelle je m'étais convertie, trois ans auparavant. Lorsque je suis entrée, on m'a tendu la main pour m'accueillir; jamais cela ne m'était arrivé.

Lorsque mon mari a appris où j'étais allée, il a manifesté son désaccord: je ne devais fréquenter que l'Eglise où il était ancien. Mais sur ce point-là, j'étais déterminée à ne pas céder. Un peu plus tard, j'ai demandé au pasteur de l'Eglise que je fréquentais de me baptiser. Il était d'accord, mais m'a demandé de mettre mon mari au courant et de l'inviter au culte de baptême. Pour toute réponse, j'ai dit: «S'il vous plaît, venez parler vous-même avec lui.»

De retour à la maison, j'ai annoncé à mon mari que le pasteur baptiste allait lui rendre visite. Quand cet homme est venu, à ma stupéfaction, mon époux s'est assis et a écouté ce qu'il avait à lui dire. C'était la toute première fois qu'on l'interpellait sur la question du salut, sur la différence entre le fait d'être membre d'une Eglise et celui de devenir, par la nouvelle naissance, membre du corps de Christ. Le pasteur l'a invité à venir à mon baptême, et, à ma consternation, il a accepté.

Le Dieu qui sauve

Le jour de mon baptême était arrivé. On était à peu près au milieu du culte: la prédication venait de se terminer. Elle n'était pas centrée sur le baptême, mais sur le salut. Dans son plan parfait pour chacune de nos vies, Dieu intervient vraiment au bon moment. Lorsque j'ai été plongée dans cette eau qui représente la mort avec Christ, mon mari a cru. Il a accepté le salut et est passé de la mort à la vie. En entrant dans cette église, il était mort dans ses péchés, mais quand il en est ressorti, il était vivant pour l'éternité!

Ne me doutant pas de ce que John avait vécu, je redoutais de prendre à nouveau le bus avec lui pour rentrer à la maison. En bon Ecossais, il a attendu un certain temps avant de me parler du changement intervenu dans sa vie. Mais le dimanche suivant, nous nous sommes retrouvés côte à côte dans cette église. Nous étions un en Christ.

Un mois plus tard, il est passé, lui aussi, par les eaux du baptême. Dieu nous a sauvés l'un et l'autre, individuellement, à l'heure qu'il avait lui-même fixée. En nous réconciliant avec lui, il a sauvé notre vie conjugale et nous a réconciliés l'un avec l'autre. Désormais, nous étions véritablement unis en Dieu. Notre couple, qui avait été si près du naufrage, était à présent fondé sur le Roc. «Il les conduisit par le droit chemin, pour qu'ils arrivent dans une ville habitable» (Psaume 107:7).

La paix remplit mon coeur

Peu après sa conversion, mon mari a perdu son emploi. Il ne devait plus jamais retravailler. Quelques mois plus tard, on a diagnostiqué chez lui une maladie mortelle. En février 1971, John est entré dans la présence de son Seigneur. Il m'a précédée dans la «ville habitable». «Il les fit sortir des ténèbres et de l'ombre de la mort, et il rompit leurs liens», est-il écrit au Psaume 107:14.

Dieu m'a arrachée à la peur et à la servitude, pour me faire connaître sa liberté glorieuse et m'apprendre à l'adorer «en esprit et en vérité» (Jean 4:24). Comme le mendiant dans l'Evangile de Jean, je peux dire: «Je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois» (Jean 9:25). Je l'ai expérimenté, Dieu est tout-puissant pour intervenir dans les situations désespérées.

Peut-être certains lecteurs ont-ils l'impression que leur situation ne peut être pire, ou que chaque jour vécu dans leur couple est une lutte pour survivre... Peut-être d'autres croient-ils avoir fait tout ce qu'il faut pour aller au ciel, simplement parce que leur nom figure sur le registre d'une Eglise. Quels que soient vos besoins et vos difficultés, je peux vous assurer qu'aux yeux de Dieu, aucune situation n'est sans espoir. Il peut résoudre n'importe quel problème, même ceux qui nous semblent absolument sans issue. Il peut vous accorder une vie épanouie et remplie de sa paix glorieuse, cette paix que le monde ne peut donner: «Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix... Que votre coeur ne se trouble point, et ne s'alarme point» (Jean 14:27).

Ce témoignage est prélevé du livre Leur chemin ne mène plus à Rome, volume 2, édité par La Maison de la Bible (Romanel 2007, p. 224-236).

Nous recommandons vivement ce livre ainsi que le volume 1, contenant 22 témoignages de prêtres catholiques convertis.



CLKV
Hochstrasse 180
CH-8330 Pfäffikon ZH
(0041)(0)44 937 18 64
kontakt@clkv.ch
www.clkv.ch
clkv.ch/clkvshop leur chemin

La Maison de la Bible
Ch. Praz-Roussy 4 bis
1032 Romanel-sur-Lausanne
(0041) 0)21 867 10 20
www.maisonbible.ch
maisonbible.ch leur-chemin